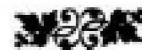


1864-1865



MES fameux batards anglo-poite-
vins vieillissent et je ne peux
trouver aussi bons, ni par achats ni par
élevage, craignant les fâcheux résultats
de la consanguinité prolongée.

Il me faut pourtant de vrais chiens de
loup pour continuer la légende, c'est ma
chasse, et des spécialités véritables sont
indispensables. Il faut qu'ils préfèrent la
voie du loup à toute autre, qu'ils soient
capables de rapprocher très vivement la
voie la plus haute, avec un fonds et une

tenacité à toutes épreuves, très vites et très mordants, presque féroces pour tous autres que celui qui les tient sous le fouet et qu'ils connaissent.

Il ne s'agit, en somme, que de mettre un loup, même un vieux, dans toute sa force, hors de son train. Devant une meute composée comme je viens de le dire, comme la mienne, en un mot, pas de résistance, l'animal vu est pris.

Inutile de dire que les jeunes chiens mis sur cette voie avant toute autre, et arrivant aux hallalis, la préfèrent dès leur première année, et suivent toujours la tête de meute sans prendre change sur les chevreuils qui bondissent continuellement, dans certaines forêts, sur tout le parcours de la chasse.

Je me décide à refaire la race fauve de Bretagne, poil dur, rouge brique, taille moyenne 0^m 63, si célèbre dans le passé, une des plus anciennes races de chiens,

très entreprenants, admirables dans les fourrés les plus épais, fins de nez, ardents, braves et intrépides, n'ayant qu'un défaut : presque indisciplinables, surtout réunis en grand nombre.

J'espérais surmonter cette dernière difficulté, et j'y suis arrivé, en effet, mais non sans peine.

Les loups furent pris, cette année-là, comme toujours ; les chiens fauves, en petit nombre encore, chassaient avec le reste des batards anglo-poitevins, et on prit en outre dix sangliers, tous grands animaux, pas une seule laie.

La chasse de l'un d'eux m'est bien restée dans la mémoire, et sa hure monstrueuse, aux défenses si longues, fait aujourd'hui un beau milieu dans un des panneaux de la salle à manger du château du Vieux-Chatel.

L'animal était connu par son pied et par sa façon d'attaquer presque tous les

arbres qu'il rencontrait, et je pensais qu'il devait être extrêmement dangereux. Je n'avais que ma meute, trente-six chiens, mais je m'empressai d'en mettre vingt-six à l'abri, sous solides fermetures, et j'attaquai avec dix, dont un fut tué raide à la bauge.

J'avais ma carabine et je vis bientôt sur un clair l'animal marchant au pas devant les chiens. A mon premier coup, il s'arrête, hésitant et cherchant d'où cette balle avait bien pu lui arriver ; au deuxième coup et deuxième balle, plus d'hésitation ; il était fixé, et j'étais chargé.

J'avais, heureusement, des éperons, et ma jument bondissait de côté à temps, évitant l'attaque. J'ai chassé ce très vieux sanglier, toujours au pas et sur des découverts, pendant quatre heures ; il ne galopait, mais alors à toute vitesse, que lorsqu'il chargeait un de nos chevaux, et il

suffisait, pour le voir arriver sur un cheval comme un boulet de canon, de l'approcher à quatre-vingts mètres. J'ai vu bien des sangliers de mauvaise humeur, et même méchants, jamais je n'ai vu pareil animal. Enfin je l'ai vu tomber épuisé et je l'ai achevé, mais je n'avais plus que trois chiens, tous les autres étaient tués, ou très grièvement blessés.

Depuis que je n'ai plus de chiens, j'ai tué en forêt de Conveau un autre sanglier, aussi gros, aussi armé et très dangereux. Il était chassé par la meute de mon ami Césaire de Poulpiquet, et je l'ai tué raide à quelques pas, au moment où il venait de lancer un de mes compagnons de chasse pile ou face. Heureusement que les défenses n'avaient pas porté.

Je ne l'avais pas fait peser, il était trop peu maniable ; tout ce que je puis dire, c'est qu'un sanglier de deux cent dix livres, tué le même jour, tenait facile-

ment entre ses quatre pattes, et semblait une petite bête à côté de lui.

Sa hure forme le milieu d'un trophée d'armes qui orne le panneau surmontant la cheminée de la grande salle du Musée du Vieux-Chatel.

